

LE
CHÊNE

ET LE
ROSEAU

Comédie en un acte et en prose

PAR

HIPPOLYTE PHILIBERT

Représentée pour la première fois à Toulouse
le 10 Mai 1860.

PRIX : 1 FRANC.

TOULOUSE

DELBOY, RUE DE LA POMME
GINET ET COTELLE, RUE DES BALANCES
ET REY, RUE LOUIS-NAPOLEON.

Typographie **DELSOL**, Rue Croix-Baragnon, 18.

DISTRIBUTION.

M. de Vermond.....	MM. ALHAIZA.
M. Bervilliers, banquier.....	FRANCIS. †
François, domestique.....	BONY-FUMERY.
M ^{me} Bervilliers.....	M ^{mes} MARIE LEROUX.
M ^{me} de Vermond.....	BERGER.
Un domestique.....	

La scène se passe de nos jours à Paris,



LE CHÊNE ET LE ROSEAU

COMÉDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon meublé avec élégance. — A gauche, sur le premier plan, porte donnant dans la chambre de Madame de Vermond. — A droite, deuxième plan, porte donnant dans la chambre de M. de Vermond. — Sur le premier plan à droite, grande fenêtre ornée de rideaux. — Du même côté, un bureau-secrétaire où travaille M. de Vermond. — Porte au fond.

Au lever du rideau, Madame de Vermond est assise à gauche et brode au métier. — M. de Vermond assis à droite devant son bureau, écrit et cache plusieurs lettres.

LA SCÈNE SE PASSE A PARIS.

SCÈNE I.

M. DE VERMOND, *cachetant des lettres.*

Allons ! c'est une affaire magnifique !... dans dix ans, je double mes capitaux ; voyons, encore une lettre à mon homme d'affaires, pour l'avertir que mon banquier tient à sa disposition tout l'argent nécessaire. *(Il se met à écrire).*

M^{me} DE VERMOND. *(Elle interrompt de temps en temps son travail et regarde avec tristesse du côté de son mari).*

Voilà bientôt une heure qu'il est là, et il n'a pas trouvé une minute pour me dire une seule parole amicale.... *(Elle soupire).* Ne le dérangeons pas. *(Elle se remet à sa broderie).*

M. DE VERMOND, *pliant et cachetant sa lettre.*

Ah ! tout est fini !... Bervilliers a beau dire que mes projets de spéculation sont imprudents, il verra bien !... (*Avec fatuité et frappant sur son front*). Il y a du génie dans cette tête : je ne me trompe jamais !... Maintenant envoyons mon domestique à la poste pour jeter ces lettres.... (*Il cherche sur son bureau*). Où donc est la sonnette?... (*Il se lève et aperçoit sa femme*). Ah ! tu étais là, Jeune, appelle François, tu as la sonnette sur ta table à ouvrage. (*Il se remet à son bureau*).

M^{me} DE VERMOND.

Pas un mot, il sait pourtant qu'il m'a fait hier beaucoup de peine.... (*Elle sonne*). Il a raison, nous autres femmes nous ne sommes bonnes qu'à pleurer.... (*Elle essuie une larme*).

SCÈNE II.

M^{me} DE VERMOND, M. DE VERMOND, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame a appelé ?

M^{me} DE VERMOND.

Voyez, François, c'est M. de Vermond qui a besoin de vous.

FRANÇOIS.

Monsieur....

M. DE VERMOND, *se retournant.*

Ah ! c'est toi, François.... Comment, encore cet affreux costume de village?... Je t'avais pourtant recommandé de mettre la grande livrée que je t'ai fait confectionner la semaine dernière.

FRANÇOIS.

Certainement , Monsieur , je ne demanderais pas mieux , parce que toutes ces broderies , ça vous relève bien un homme... puis ça flatte.... Mais c'est que... Madame....

M. DE VERMOND.

Comment , ma femme ne veut pas.... (*Sèchement*). Décidément , Jeanne , vous ne vous déferez pas de toutes ces mesquines idées de simplicité.... Tiens , François , va porter ces lettres à la poste et n'oublie pas surtout de mettre ta livrée... je ne veux pas que l'on dise que M. de Vermont n'habille pas ses domestiques.

M^{me} DE VERMOND (*à part*).

Toujours ce sot orgueil !

FRANÇOIS.

Pardon , Monsieur , je voudrais bien vous demander quelque chose.....

M. DE VERMOND

Qu'est-ce que c'est , François , parle....

FRANÇOIS.

Monsieur , vous savez que l'été dernier , à la campagne , Madame que tout le monde aime comme un ange du bon Dieu , s'amusait à nous apprendre à lire , moi et quelques petits garçons de la ferme....

M. DE VERMOND.

Après ?...

FRANÇOIS.

Elle avait commencé à nous apprendre à écrire , mais il fallut partir pour Paris ; Madame m'amena avec elle et me promit que le jour où je pourrais écrire une lettre , elle m'accorderait la faveur que je lui demanderais....

M. DE VERMOND.

Eh ! bien ! es-tu devenu fort ?

FRANÇOIS.

Oh ! oui , Monsieur , j'ai écrit une fameuse lettre , allez , au gros Thomas , vous savez , le meunier . . . , où l'on va pêcher de si jolis poissons Il y en a quatre pages . . . je vais la jeter à la poste avec les vôtres

M^{me} DE VERMOND.

Voyons , François , cette belle lettre

FRANÇOIS *sort de sa poche une grande lettre de quatre pages , écrite en demi-gros.*

Tenez , Madame , voyez si j'ai profité ! j'espère que ce sont là de belles lettres . . . de cette grandeur ! (*Il fait signe sur son doigt*).

M^{me} DE VERMOND , *dépliant la lettre et souriant.*

En effet . . . (*Elle lit en tournant les pages chaque trois mots*). « Envoyez , gros Thomas , un présent des plus beaux poissons de la rivière à Mme de Vermont. François. » (*A part*). Sous tant de simplicité quelle richesse de sentiment !

FRANÇOIS.

Est-ce bien , Madame ?

M^{me} DE VERMOND.

Pas trop mal , mais il faut écrire un peu moins gros , et puis mettre un peu plus d'orthographe , poisson ne s'écrit pas avec trois s , c'est trop.

FRANÇOIS.

Oh ! ce n'est pas assez pour vous , Madame .

M. DE VERMOND , *riant.*

Allons , François , j'aime les domestiques reconnaissants ; tiens , tu affranchiras ces lettres et tu garderas le reste pour toi

FRANÇOIS.

Comment , Monsieur , tout ça pour moi.... Mais alors , avec tant d'argent , si vous le permettez , je pourrais bien aller....

M DE VERMOND.

Où donc ?...

FRANÇOIS.

Oh ! Monsieur , je rêve d'aller une fois à un spectacle.

M^{me} DE VERMOND.

A quel spectacle , François ?

FRANÇOIS.

Au cirque , Madame ; on dit qu'il y a des hommes qui sont magnifiquement habillés avec de l'or.... Puis on dit qu'ils marchent sur la tête... je n'ai jamais vu ça... je serais si heureux !....

M. DE VERMOND , *riant*.

Eh ! bien , tu iras aujourd'hui , je te le permets , je te donnerai une carte , mais acquitte-toi de mes commissions et n'oublie pas surtout de mettre ta livrée.

FRANÇOIS.

Merci , Madame et Monsieur. (*A part , et en s'en allant*). Je crois bien que je vais la mettre ma livrée ça me donnera peut-être l'air d'un écuyer du cirque.

(Il sort en faisant des gestes de joie).

SCÈNE III.

M^{me} DE VERMOND , M. DE VERMOND.

M^{me} DE VERMOND.

Pourquoi donner des idées d'orgueil à ce jeune François : vous l'affublez pour toute la journée d'une livrée

qui flatte son amour-propre ; tenez-vous à justifier le proverbe : tel maître , tel valet. Ce garçon est naïf comme on l'est au village d'où je l'ai sorti, il y a à peine un mois, mais vous l'aurez bientôt gâté si je vous laisse faire.

M. DE VERMOND.

Enfin , ma chère , où voulez-vous en venir avec vos idées d'orgueil? .

M^{me} DE VERMOND.

Voyons , ne te fâche pas , mon cher Jules ; c'est dans ton intérêt , tu le sais bien , que je fais parfois des observations sur le vilain défaut qui te rend presque ridicule. La vanité t'aveugle et t'empêche de voir et d'entendre ce qui se passe et se dit autour de toi.

M. DE VERMOND, brusquement

Et que dit-on , je vous prie ?

M^{me} DE VERMOND.

Te voilà déjà en colère.... Sois raisonnable et écoute-moi : tu étales par orgueil un luxe , que notre fortune, je le sais , nous permet de soutenir , mais tu le fais avec tant de fatuité , avec tant d'insolence presque , que tu forces les gens que tu éclabousses ainsi, à se venger sur toi en méchants propos dont je suis la première à souffrir , parce que je t'aime sincèrement.

M. DE VERMOND, s'animant un peu.

Et quels sont ces propos ?

M^{me} DE VERMOND.

Tu les connais bien ; voyons, je ne tiens pas à recommencer avec toi la scène d'hier.

M. DE VERMOND.

Ah ! il sera donc toujours question de cette fortune que vous m'avez donnée le jour de notre mariage....

M^{me} DE VERMOND.

Tu sais bien , Jules , que ce n'est pas moi qui....

M. DE VERMOND.

Oui, je sais, chère amie, que votre cœur n'a jamais eu la pensée de me reprocher l'usage d'une fortune que vous seule avez apportée.... Le jour où nous nous sommes mariés, je sais aussi que bien des gens ont trouvé que le titre de comtesse que je vous donnais en m'unissant à vous, était loin de compenser les écus que votre père versait dans notre coffre-fort, mais j'avais compris dès ce jour ce qu'il me restait à faire, je ne voulais être méprisé par personne, et j'essayai par mon travail et mes ingénieuses spéculations....

M^{me}. DE VERMOND.

Mais qui vous parlait de mépris?... Je le répète, votre orgueil vous rend aveugle : nous avons de la fortune, mais personne ne vous eût rien reproché, si vous n'eussiez aussitôt affiché des prétentions si vaines et une ostentation si blessante pour ceux qui vous approchent : il doit y avoir, dans la manière de vivre d'un homme riche, certaines délicatesses qui excluent toute idée de mépris pour ceux qui l'entourent, et il est très-inutile d'avoir l'air de dire à chaque instant, à ceux qui passent : voyez, comme je suis riche !

M. DE VERMOND.

Je tiens à m'entourer d'un prestige de dignité.

M^{me}. DE VERMOND.

Ce n'est pas en étalant pompeusement quelques vains oripeaux que vous mériterez que l'on dise de vous : M. de Vermond est un digne homme ! Le riche n'a droit à cette appréciation, qu'à la condition d'oublier sa position élevée, en se rapprochant par le bien qu'il fait de ceux qui sont au-dessous de lui : la richesse n'est pas une maîtresse qu'il faut flatter, c'est une esclave que l'on doit employer au bien de tous.

M. DE VERMOND.

Savez-vous , ma chère , que vous profitez singulièrement à l'école de votre amie , Mme Bervilliers ; vous finirez par faire comme elle et vous remplirez bientôt les journaux de vos maximes surannées.

M^{me} DE VERMOND.

Mme Bervilliers est une femme remplie de bon sens et d'esprit , et l'on n'a pas à rougir d'être de son côté , quand tout Paris intelligent applaudit chaque jour aux traits si piquants et si finement exprimés qu'elle lance contre certains vices de notre société.... Du reste , vous savez ce qu'elle pense aussi sur votre vilain défaut , elle vous l'a plus d'une fois reproché , surtout quand vous parlez de vos gigantesques projets de spéculation.....

M. DE VERMOND.

Ah ! oui , parlons de l'infailibilité de ses prévisions n'est-ce pas elle qui me dissuadait , il y a trois ans , d'entreprendre l'établissement que je projetais alors de mes immenses fabriques de papier dans le midi de la France ? Le succès ne me donnera-t-il pas la réputation d'un des hommes les plus intelligents et les plus perspicaces?... Et pour revenir , à ce que vous disiez tout-à-l'heure , est-ce que je n'utilise pas ma richesse au profit de tous... ces nombreux ouvriers.....

M^{me} DE VERMOND.

Mon Dieu , Jules , tout le monde sait que vous avez de grandes qualités : ainsi , c'est une très-belle chose que de voir un homme qui pourrait se passer de travail , s'occuper , comme vous le faites ; mais dites-moi , est-ce avec l'intention bien franche de venir en aide à la classe ouvrière , que vous avez rêvé vos ingénieux projets , comme vous les appelez : moi qui connais votre caractère , je ne vois dans tous vos actes qu'un esprit

d'orgueil qui vous porte à vouloir dominer quand même, et vous n'avez peut-être pas toujours entrevu le bien que vous faisiez , mais les honneurs qui vous attendaient si vous réussissiez, et le ruban rouge sur votre poitrine vous ferait plus de plaisir que les bienfaits répandus sans intention au milieu des ouvriers que vous employez.

M. DE VERMOND.

Il est beau d'être considéré comme un homme supérieur !

M^{me} DE VERMOND,

Prenez garde, vous finirez par éprouver peut-être de cruelles déceptions, et c'est là toute ma crainte : vous allez me répéter encore que je suis une femme timorée, faible , mais on a raison de trembler, quand on voit que vous vous lancez avec tant de présomption dans des entreprises qui pourraient bien engloutir toute notre fortune, si vous veniez à ne pas réussir. Ainsi ces fabriques de papiers dont vous êtes si orgueilleux , ne vous ont-elles pas causé jusqu'ici des tracas de toute sorte. Si vous écoutiez encore les conseils qu'on vous donne, mais non, vous voulez toujours avoir raison : il suffit que vous ayez conçu un plan pour que vous vous imaginiez que c'est le seul bon, le seul infaillible , vous méprisez les bons avis , voulant toujours être le plus fort et le plus ingénieux.

M. DE VERMOND.

Jeanne , vous finiriez par m'irriter , si je n'avais aujourd'hui en main la preuve de mon infaillibilité.... Vous aussi , avec Mme Bervilliers , vous étiez la première à me détourner, il y a trois ans, de mes projets de fabrique dans le midi de la France : savez-vous la nouvelle que j'ai reçue ce matin même de mon banquier, le mari de votre amie , de M. Bervilliers....

M^{me} DE VERMOND.

Quelle nouvelle ?

M. DE DE VERMOND, *tirant une lettre de sa poche.*
Tenez , lisez cette lettre.

M^{me} DE VERMOND.

C'est inutile , je vous crois.

M. DE VERMOND.

Eh ! bien ! M. Bervilliers m'annonce que j'ai enfin vaincu les difficultés , et que mes fabriques de papier commencent à prospérer.

M^{me} DE VERMOND

Tant mieux , cher aini , pourquoi ne vous en tiendriez-vous pas à cette seule exploitation ? Il y a là , dans ce succès , de quoi flatter assez votre amour-propre , pourquoi maintenant caressez-vous d'autres projets ?... Ce défrichement des landes que vous voulez entreprendre seul , et où vous allez engager la plus grande partie de notre fortune , est une affaire bien imprudente. Tout le monde s'accorde à vous dire la même chose , pourquoi persister ?...

M. DE VERMOND.

Ah ! ça , Jeanne , avez-vous juré de m'exaspérer. Décidément , vous autres , femmes , vous n'êtes bonnes qu'à nous décourager , vous n'avez pas la moindre idée de la puissance de l'homme : si l'on vous écoutait , on passerait son temps à entendre vos jérémiades et à vous procurer des consolations , ayez donc un peu de caractère : l'homme marche à la tête de la civilisation , la femme est la pierre d'achoppement où viennent souvent se briser les plus grands génies , quand ils n'ont pas comme moi le sentiment de leur puissance et celui de votre faiblesse.

M^{me} DE VERMOND.

Mais enfin , Jules....

M. DE VERMOND, *sèchement*.

Assez, Jeanne, vous devenez ridicule ; je n'ai pas le temps de changer en énergie la pusillanimité de votre caractère... Je vais à mes affaires, je vais chez M. Bervilliers, pour savoir au juste à quoi m'en tenir sur la bonne nouvelle qu'il m'a annoncée ce matin ; adieu, j'espère vous trouver plus raisonnable à mon retour.

(Il sort).

SCÈNE IV.

M^{me} DE VERMOND, *seule*.

Toujours les mêmes reproches !... Rien ne pourra dompter la fierté de cet esprit, ni mes souffrances, ni mes larmes.... (*Elle essuie ses yeux*).... Ces pleurs, au contraire, qui s'échappent de mes yeux, lorsqu'il me parle aussi durement que tout-à-l'heure, l'irritent d'avantage et lui fournissent l'occasion de s'emporter encore avec plus de véhémence contre ma faiblesse, contre mes appréhensions, qu'il traite de puérides... Et pourtant je les crois justes.... Allons, je lui cacherai mes larmes.... Oh ! pourquoi ce vilain défaut vient-il ternir l'éclat de toutes les qualités de son cœur ?... Mais qui pourra jamais déraciner ce vice dangereux ?... Pourvu que mes craintes ne se réalisent pas... Pourvu que le malheur ne soit pas le maître terrible qui viendra abattre cet orgueil insensé.... Ah ! chassons toutes ces idées qui me brisent le cœur : cher Jules, comme je t'aime !...

UN DOMESTIQUE, *annonçant*

Mme Bervilliers.

M^{me} DE VERMOND.

Faites entrer à l'instant. .. Allons , voici du moins quelqu'un qui comprend mes peines, son amitié les soulagera.

SCÈNE V.

M^{me} DE VERMOND , M^{me} BERVILLIERS.

M^{me} BERVILLIERS.

Bonjour , chère amie.... Ah !... vous me voyez toute essouffée....

M^{me} DE VERMOND.

Que vous est-il donc arrivé , chère Alphonsine. Asseyez-vous , je vous prie.

(Elles s'assoient).

M^{me} BERVILLIERS.

Il ne m'est rien arrivé de fâcheux , rassurez-vous : Figurez-vous , chère Jeanne , que j'ai préféré venir à pied jusque chez vous , j'ai laissé ma voiture à mon hôtel , et j'ai pris par les boulevards , voilà la cause de ma fatigue.... Il n'y a rien qui m'amuse comme le spectacle qu'offrent à cette heure-ci les mille flâneurs qui se croisent sur le macadam : c'est une véritable lanterne magique.... Aimez-vous à voir défiler à travers des verres de couleur ces petits bonshommes raides et tout d'une pièce , pendant qu'une voix nasillarde vous crie : Ceci vous représente....

M^{me} DE VERMOND.

Quand j'étais enfant , je me rappelle que ce spectacle m'amusait beaucoup.

M^{me} BERVILLIERS.

Eh ! bien , chère Jeanne , promenez-vous sur les

boulevards à de certaines heures, et vous ressentirez le même plaisir que vous éprouviez, quand vous étiez enfant. Il n'y a presque rien de changé : seulement, les marionnettes sont plus grandes, quelques mouvements automatiques semblent indiquer que la vie circule dans ces curieuses machines dont les ressorts se cachent sous un costume aussi incommode qu'original ; une lentille d'écaïlle autour d'un œil, le cou pris dans un col empesé qui les oblige à regarder à quinze pas, comme le conscrit à qui l'on commande un premier exercice, voilà ce que l'on est convenu d'appeler nos élégants. (*Elle rit*.... On dirait, en vérité, à les voir passer si raides, que vingt photographes embusqués à chaque détour du boulevard sont chargés de prendre leurs portraits, et c'est sans doute pour ne pas faire manquer l'épreuve qu'ils se meuvent tout d'une pièce, comme les marionnettes dont je vous parlais tout-à-l'heure (*Elle rit*)....

M^{me} DE VERMOND, *souriant*.

Vous serez toujours la même... Spirituelle, mais un peu méchante...

M^{me} BERVILLIERS.

N'allez-vous pas prendre la défense de ces beaux messieurs?... Rassurez-vous, ils sont assez fiers de leurs ridicules, pour ne point trouver mauvais qu'on se moque d'eux. Mais que voulez-vous, ma chère, je suis ainsi faite, j'observe beaucoup, et lorsque quelque chose me déplaît, je ne puis m'empêcher de le dire, mais je suis aussi franche pour rire des ridicules de l'humanité que pour applaudir à ses belles qualités.

M^{me} DE VERMOND.

Tout le monde vous connaît, chère, vos délicieux ouvrages ont depuis longtemps prouvé....

M^{me} BERVILLIERS.

Je vous arrête, Jeanne, vous alliez me faire un compliment et vous savez que je suis l'ennemie de toute flatterie ; je ne sais ce que mes ouvrages auront prouvé, mais je suis sûre d'avoir parlé avec la sincérité de mon cœur : autant je déteste la fatuité et le désœuvrement stupide de certains, autant j'aime l'homme humble et laborieux qui ne cherche la satisfaction de son cœur que dans le bien caché qu'il a pu faire par son travail de tous les instants.... Tenez, je vous parlais tout-à-l'heure du plaisir que j'éprouvais quelquefois à sortir seule, à observer et à étudier ce que le hasard offrait à mon attention, eh ! bien, s'il m'arrive parfois de rire à la vue de certaines excentricités, il m'arrive souvent aussi d'éprouver des sensations bien douces et bien touchantes. Ainsi le soir, à l'heure où Paris devient encore plus bruyant, à l'heure où chaque ouvrier, où chaque travailleur de corps et d'esprit, après une rude journée de labeur, rentre dans sa famille, apportant à tous le fruit de ses fatigues, eh ! bien, il m'est arrivé de sentir mes yeux se remplir de douces larmes, en voyant sur chacune de ces figures le rayonnement de satisfaction que le devoir accompli semble y avoir déposé : avec quelle sincérité, mon cœur formulait alors des vœux de bonheur pour ces travailleurs obscurs qui passaient à côté de moi !...

M^{me} DE VERMOND.

Oh ! chère Alphonsine, à toutes les qualités de l'esprit, vous joignez celles du cœur.

M^{me} BERVILLIERS.

Savez-vous la comparaison que faisait naître en moi cette foule active, pressée, qui avait hâte de retrouver au sein de la famille le repos si bien gagné par le travail ?

M^{me} DE VERMOND

Voyons, je vous écoute avec le plus grand intérêt.

M^{me} BERVILLIERS.

Il me semblait voir , en été , ces innombrables troupes de fourmis noires , qui se hâtent , dès que le soir est venu , de regagner leurs petites cellules : chacune apporte au grenier commun ce qu'elle a pu rencontrer sur son chemin , une graine , un brin d'herbe , un petit éclat de bois destiné à soutenir la voûte du domicile pendant les journées pluvieuses ; et je me disais : que de fois il est arrivé qu'un promeneur distrait a écrasé sous son pied ces fourmis qui regagnaient la maison avec toute la vitesse de leurs petites pattes ; étrange fatalité qui venait détruire peut-être les plus beaux travaux !... Et je plaignais les fourmis écrasées ! Les mêmes sentiments m'agitent , lorsque je vois tant d'êtres laborieux , aller , venir , se remuer sans cesse , et je me dis : pourvu que le malheur ne soit pas ce promeneur fatal qui , dans sa distraction , va peut-être détruire ce qui est honnête et bon !.. Et je faisais des vœux de bonheur pour tous , plaignant le sort de ceux que la fatalité vient arrêter souvent au milieu des plus nobles travaux : Pauvres fourmis ! . . Pauvres hommes !

M^{me} DE VERMOND.

Vos réflexions me font toujours le plus vif plaisir , et plus d'une fois votre esprit m'a distrait de mes ennuis.

M^{me} BERVILLIERS.

J'ose espérer que ce n'est pas le cas dans ce moment... Mais je ne vous ai pas dit pourquoi j'étais venue : Aujourd'hui , à trois heures , doit avoir lieu une séance littéraire très-intéressante , où nos premiers auteurs doivent discuter la grande question de propriété littéraire : je venais vous chercher pour cela , M. de Vermond pourra nous y accompagner.

M^{me} DE VERMOND, *embarrassée.*

M. de Vermond est sorti.... Je ne sais quand il rentrera.... Il paraissait très-occupé. .. Il se rendait, je crois, chez votre mari qui lui a annoncé ce matin une bien bonne nouvelle.

M^{me} BERVILLIERS.

M. de Vermond ne rencontrera pas M. Bervilliers chez lui, car c'est mon mari que j'ai chargé d'aller demander les cartes personnelles qui nous sont nécessaires pour assister à la séance; il est sorti en même temps que moi et doit venir nous prendre ici, en nous apportant les billets.

M^{me} DE VERMOND.

Je ne crois pas pouvoir vous accompagner.... Excusez-moi.... Je ne suis pas très-bien aujourd'hui.

M^{me} BERVILLIERS.

Jeanne, vous me cachez quelque chose.... Vous avez quelque chagrin.

M^{me} DE VERMOND.

Mais non, je vous assure....

M^{me} BERVILLIERS.

Je vous dis que si, vous êtes triste : Pardonnez-moi, chère amie, de vous avoir importurée tout-à-l'heure avec mes sottes réflexions.... Si j'avais su....

M^{me} DE VERMOND.

Au contraire, je vous le répète, vous m'avez fait bien plaisir.

M^{me} BERVILLIERS.

Voyons, Jeanne, est-ce que m. de Vermond vous aurait encore fait de la peine?

M^{me} DE VERMOND.

Vous le savez, chère amie, je ne puis parvenir à assouplir ce caractère altier : Lorsque je veux l'essayer.

ce sont toujours les mêmes reproches et les mêmes mépris ; avant votre arrivée , nous étions encore en discussion sur ce sujet : il s'est emporté avec plus de véhémence que d'habitude contre mon caractère faible ; disant qu'il était le seul fort : il regardé la femme comme un être sans énergie , tandis que l'homme est à ses yeux le maître souverain qui possède toutes les vertus de la puissance.... Que sais-je , enfin ?...

M^{me} BERVILLIERS.

Ah ! M. de Vermont , vous mériteriez une bonne leçon . j'en ai souvent cherché l'occasion , mais elle ne s'est pas présentée ; si jamais je puis le faire , ma chère Jeanne , je promets bien de vous rendre M. de Vermont plus humble et plus doux.

M^{me} DE VERMOND.

Que voulez-vous , ma bonne Alphonsine , il faut se résigner. Jules a du reste de si belles qualités !

M^{me} BERVILLIERS.

Cela est vrai : il n'y a que ce maudit orgueil qui le rend ridicule , mais il ne faut pas reculer devant la difficulté , car c'est un peu le tort que vous avez eu . Jeanne ; si dès les premiers jours de votre mariage , vous aviez essayé peu à peu de corriger M. de Vermont , vous n'auriez pas laissé enraciner chez lui ce vilain défaut. C'est ce que j'ai fait avec M. Bervilliers. Ne s'avisait-il pas aussi de me tourner en ridicule , parce que je m'occupais de littérature , riant et se moquant de mes prétentions artistiques , tandis qu'il exaltait avec fatuité sa merveilleuse facilité à aligner ses chiffres , disant que le banquier était le seul être intelligent de la création ! Si je l'avais écouté , j'aurais abandonné mes auteurs chéris , pour les tables de logarithmes , et j'aurais passé ma vie à extraire des racines carrées ou des racines

cubiques , ce qui est peu poétique , je vous l'avoue. Un jour, il surprend un travail que je venais d'achever, une étude de mœurs à laquelle je tenais beaucoup ; dans son indignation , il jette au feu ce qu'il appelait des futilités ; mais je ne voulus pas lui donner raison. J'avais un double manuscrit, je cours chez un éditeur , on publie mon premier ouvrage , la presse parisienne l'accueille avec le plus vif intérêt, et c'est à cette boutade de M. Bervilliers que je dois d'avoir publié ce qui peut-être serait toujours resté secret.

M^{me} DE VERMOND.

Oh ! je me rappelle ce beau succès , mais qu'en dit M. Bervilliers ?

M^{me} BERVILLIERS.

Mon mari, en lisant les éloges unanimes qui me furent adressés, vint me demander pardon. Dès ce jour, son caractère changea : aujourd'hui il est orgueilleux de sa femme et non de ses chiffres ; je suis son oracle et tout ce que je dis est sacré, il obéit d'une manière aveugle à tout ce que je lui commande ; ainsi tout-à-l'heure, il n'avait guère envie de quitter son bureau pour aller chercher les billets pour cette séance littéraire, mais je n'ai pas eu à lui répéter deux fois mon désir : il est parti sur le champ.

M^{me} DE VERMOND.

M. Bervilliers est le modèle des époux.

M^{me} BERVILLIERS.

Les maris sont tels que nous les formons et réciproquement.... Ah ! voici M. de Vermond.

SCÈNE VI.

Mme DE VERMOND, Mme BERVILLIERS, M. DE VERMOND.

M. DE VERMOND, *saluant* M^{me} BERVILLIERS.

Bonjour, chère dame.

M^{me} BERVILLIERS.

Bonjour, Monsieur l'orgueilleux.

M. DE VERMOND.

Allons, on voit bien que vous êtes l'amie intime de Jeanne, mais vous avez beau vous lier contre moi, je n'en persisterai pas moins dans mes projets : Les premiers m'ont trop bien réussi.... Mais à ce propos, où donc est M. Bervilliers, je viens de chez lui et je n'ai pas eu le plaisir de le rencontrer.

M^{me} BERVILLIERS.

Mon mari est sorti et doit venir ici ; vous avez donc quelque chose de bien important à lui communiquer.

M. DE VERMOND.

Pas précisément, mais j'avais hâte de connaître en détail les nouvelles heureuses qu'il m'annonce très-laconiquement dans ce billet. (*Il tend la lettre à Mme Bervilliers*).

M^{me} BERVILLIERS, *prenant la lettre et lisant*.

« Mon cher de Vermond, je reçois à l'instant de bons renseignements. Vos fabriques de papiers entrent enfin dans une voie de prospérité, les bénéfices peuvent être grands dans quelques années. Tout à vous, » *Bervilliers*. » Et vous n'avez pas encore vu mon mari depuis qu'il vous a écrit ceci?...

M. DE VERMOND.

Non, c'est ce matin seulement qu'il m'a envoyé cette lettre.

M^{me} BERVILLIERS.

(*A part*). Très-bien, cela pourra peut-être me servir, pour lui donner la leçon qu'il mérite.

M^{me} DE VERMOND, se rapprochant de son mari.

Voyons, Jules, tu ne m'en veux plus, n'est-ce pas? Tu me pardonnes les observations que je t'ai faites tantôt?

M^{me} BERVILLIERS.

Ah! Jeanne, vous mériteriez presque le reproche de faiblesse que ne cesse de vous adresser M. de Vermont : Comment, vous allez encore donner raison par vos humbles supplications, aux injustes duretés de votre mari?....

M. DE VERMOND, à sa femme.

C'est cela, vous avez déjà raconté notre discussion de ce matin, et vous voulez que je vous pardonne, quand je vous vois publier partout nos secrets de ménage?

M^{me} BERVILLIERS.

Jeanne n'a pas eu tort, mon cher Monsieur : il est bien naturel qu'elle cherche un soutien, puisque vous ne cessez de lui répéter qu'elle est sans énergie.

M. DE VERMOND.

Et c'est vous qu'elle a choisie pour cela ; elle doit savoir cependant à quoi s'en tenir : je lui ai prouvé ce matin par mon succès (*il montre la lettre*) que vos craintes et vos prévisions étaient fausses.

M^{me} DE VERMOND.

Voyons, Jules, que tout soit oublié.

M^{me} BERVILLIERS.

Non pas, ma chère, je ne suis pas fâchée de dire.

encore une fois, à M. de Vermond, ce que je pense sur son compte. Je me réjouis avec lui, et pour vous, ma bonne Jeanne, de sa réussite dans les affaires, mais je ne veux pas qu'infatué de son succès, il semble oublier qu'il a à côté de lui une femme douce, bonne, prévenante; je ne veux pas non plus que son orgueil lui fasse regarder sans cesse les femmes comme des êtres fatiles; je ne veux pas enfin que M. de Vermond nous jette toujours à la face l'accusation de notre nullité, en exaltant la puissance féconde de l'homme

M. DE VERMOND.

Allez, allez, chère dame, je suis préparé, je m'attends à une magnifique déclamation.

M^{me} BERVILLIERS.

Raillez, raillez, mais ce que je dis n'en sera pas moins juste et vrai. Qui êtes-vous enfin, vous, Messieurs les hommes, qui proclamez si haut et si fort votre indomptable puissance?... Qu'un événement fâcheux vienne un moment contrarier vos ambitieux projets, et vous voilà plus faibles et plus découragés que l'enfant qui essaye en vain de soulever un poids au-dessus de ses forces; et je ne parle que de contrariétés bien communes, hélas! dans la vie, mais si par fatalité, une catastrophe épouvantable vient détruire à jamais vos brillantes espérances, ce n'est plus le découragement qui s'empare de vous, mais le désespoir qui anéantit toutes vos bonnes facultés! Alors, qui vient donner à votre cœur cette énergie que le malheur lui enlève?... Qui vient raviver les éclairs de cette raison qui est sur le point de s'évanouir, comme les dernières lueurs d'une lampe qui va s'éteindre?... N'est-ce pas la femme qui par son amour, par son dévouement, retrempe vos âmes affaiblies et leur donne de nouveau les forces qui vous

trahissaient?... En vérité, quand vous faites parade de vos belles qualités, il me semble voir ces bulles de savon qui, brillantes et orgueilleuses, rayonnent de toutes les couleurs prismatiques sous le soleil qui les dore : un souffle survient qui fait évanouir la bulle légère, elle retombe en pluie argentée, pour ne plus s'élever ; vous, du moins, lorsque le malheur vous a frappé, vous retrouvez encore près de vous la femme qui vous donne une seconde vie par son amour, au milieu du silence de votre faiblesse, vous entendez une voix amie qui vous crie : Courage, je suis là pour te soutenir ! Vous le voyez, ce n'est pas l'homme, mais c'est la femme qui est véritablement forte et puissante !

M. DE VERMOND, *raillieur*.

A merveille, voilà une remarquable défense : voulez-vous que je vous donne un conseil, chère dame, en véritable bas-bleu, vous devriez faire une comédie sur ce thème que vous développez si bien : l'apologie de la femme!... vous auriez du succès :

M^{me} BERVILLIERS.

Vous pourriez dire vrai, cher Monsieur, car il serait temps enfin de voir nos auteurs s'attacher à montrer les qualités de ces pauvres femmes dont on ne nous fait voir que les défauts ou les vices : nous connaissons assez aujourd'hui les dames du demi-monde, le public a depuis longtemps formulé son opinion sur ces malheureuses créatures qui oublient, par orgueil ou par faiblesse, les devoirs sacrés de l'épouse ou de la mère. Pourquoi ne retournerait-on pas la médaille ? S'il est vrai que le honteux spectacle de tant de passions doit apporter dans les cœurs ce sentiment de répulsion qui fait éviter le vice, ne croyez-vous pas que le public que l'on rendrait témoin des actes d'amour et de dévouement, ne sentirait

pas aussi germer en lui le désir de devenir meilleur ; après avoir dépeint toutes les horreurs de la tempête , pourquoi ne pas montrer cette merveilleuse oasis , où le cœur se repose en paix , à l'ombre et au milieu des parfums de la vertu ?

M^{me} DE VERMOND.

N'insistez pas d'avantage , chère Alphonsine , vous voyez que M. de Vermond rit de vos observations et cela augmente mon chagrin.

M^{me} BERVILLIERS.

Non . j'irai jusqu'au bout , et je dirai à M. de Vermond qu'il a tort de faire ainsi souffrir une femme , un ange comme vous , Jeanne ; qu'il devrait enfin écouter les conseils dictés par l'amour le plus pur et le plus dévoué : car enfin , mon cher de Vermond , qu'arriverait-il , si vous veniez à perdre cette fortune que vous hasardez chaque jour dans les affaires les plus douteuses ?

M. DE VERMOND.

Je vous vois venir , vous allez me dissuader encore de mon projet sur le défrichement des Landes ; voici mon dernier mot : j'ai donné ce matin par lettres toutes mes instructions à mes agents d'affaires , et votre mari est déjà chargé de donner l'argent qui sera nécessaire , argent que j'ai autorisé à retirer de la maison Duboquet où je l'avais placé avant de faire votre connaissance et la sienne : six cent mille francs , toute ma fortune ; vous verrez ce que peut le génie d'un homme supérieur !

M^{me} BERVILLIERS.

(*A part*). Quelle ténacité!... Soit ; aujourd'hui même il recevra la leçon qu'il mérite. (*Haut railleuse*). Allez , allez , cher Monsieur , défrichez. Je vous vois déjà au milieu de vos terres , ordonnant à vos gens de semer de

superbes légumes et faisant engraisser des bœufs , aux cornes magnifiques , puis vous enverrez tout cela à un concours régional , et un de ces jours , nous lirons ceci dans les journaux : *Prime d'encouragement* décernée à M. de Vermond pour un bœuf pesant.... Ah ! ah ! ah ! pauvre bœuf , je le plains , car en vérité , c'est lui qu'on devrait récompenser pour avoir si bien mangé vos fourrages !

M. DE VERMOND.

Vous avez trop d'esprit , pour que je me fâche avec vous , chère dame , je vous laisse. Jeanne, aussitôt que M. Bervilliers viendra , fais-moi avertir.

M^{me} DE VERMOND.

Qui , mon ami.

(M. de Vermond sort à droite).

SCÈNE VII.

M^{me} DE VERMOND , M^{me} BERVILLIERS.

M^{me} DE VERMOND.

Vous le voyez , ma bonne Alphonsine , rien ne peut fléchir son orgueil.

M^{me} BERVILLIERS.

Peut-être !

M^{me} DE VERMOND.

Que voulez-vous dire ?

M^{me} BERVILLIERS , *s'approchant du métier sur lequel Jeanne brodait au commencement.*

Je n'ai rien dit , j'admiraïis votre délicieux travail....

M^{me} DE VERMOND.

Oui , ce sera un joli fauteuil.... Mais vous ne pouvez pas saisir l'effet de ce dessin , il est à peine commencé : si vous voulez passer dans ma chambre, je vous en ferai voir un qui est complètement achevé.

M^{me} BERVILLIERS.

Volontiers.

(Elles vont pour sortir à droite).

FRANÇOIS , en grande livrée , chapeau galonné à la main , annonçant.

M. Bervilliers !

M^{me} DE VERMOND.

Faites entrer.

(François salue et sort).

SCÈNE VIII.

M^{me} DE VERMOND , **M^{me} BERVILLIERS** , **M. BERVILLIERS.**

M. BERVILLIERS.

Bonjour , Madame , comment allez-vous ?

M^{me} DE VERMOND.

Assez bien , je vous remercie.

M BERVILLIERS.

Et ce cher M. de Vermond ?

M^{me} DE VERMOND.

Bien aussi.

M. BERVILLIERS.

Allons , tant mieux (à sa femme) et toi , chère amie , depuis que je t'ai quittée ?

M^{me} BERVILLIERS.

Quoi , depuis que tu m'as quittée ?....

M. BERVILLIERS.

Si cela va toujours bien?...

M^{me} BERVILLIERS.

Quoi , cela ?

M. BERVILLIERS.

Parbleu , la santé?...

M^{me} BERVILLIERS.

Ah!... mais toujours très-bien.... Tu as une manière de t'exprimer....

M. BERVILLIERS.

Ah! ce n'est pas comme toi... (à *Mme de Vermond*) , car ma femme s'exprime supérieurement , n'est-ce pas , Madame?... Cette chère Alphonsine !... ah!... mais j'oubliais , voici les cartes que tu m'as chargé d'aller prendre. (*Il sort des cartes de sa poche*).

M^{me} BERVILLIERS.

C'est bien , pose-les sur cette table , je ne sais si nous irons à cette séance.

M. BERVILLIERS.

Comment , tu me fais courir ainsi et essayer les brusqueries d'un affreux Monsieur à lunettes vertes , qui a eu l'air de me demander d'une façon assez insolente , si la question de propriété littéraire pouvait beaucoup m'intéresser , et tu me dis ensuite que tu ne sais si tu iras à cette séance ?

M^{me} BERVILLIERS.

Est-ce que cela vous contrarie?...

M. BERVILLIERS.

Oh ! non , chère amie , tu sais bien que tout ce qui te fait plaisir.... Du reste , je te dirai que j'ai été énormément flatté , car à peine ais je prononcé ton nom : Mme Bervilliers!... que ce monsieur s'est de suite empressé de me remettre ce que je lui demandais.... Vous

êtes peut-être son mari , m'a-t-il dit... Comment , peut-être. ais-je répondu, mais il n'y a pas le moindre doute à cet égard. Ah !.. ont répliqué ces affreuses lunettes d'un air qui a failli me tourner le sang.... Mais j'étais si heureux et si fier de voir l'empressement que l'on mettait à me donner les cartes , quand j'ai prononcé ton nom, que j'ai oublié aussitôt l'insolence de ce méprisable employé

M^{me} DE VERMOND.

Il est certain que vous possédez dans votre femme un précieux talisman.

M. BERVILLIERS , rayonnant.

N'est-ce pas , Madame?... Oh !... ah !... Mais j'y songe , notre voiture devait venir nous prendre ici , si vous n'allez pas à cette séance , vous me permettrez , Mesdames , de profiter de cette occasion pour rentrer plutôt à mon bureau.

M^{me} BERVILLIERS.

Jeanne , est-ce qu'on ne pourrait pas disposer d'un de vos domestiques , pour aller prévenir chez nous qu'il est inutile d'envoyer ma voiture , puisque nous ne devons plus sortir.

M^{me} DE VERMOND

Vous pouvez disposer de tout le monde, Alphonsine.

(Elle sonne).

M. BERVILLIERS.

Mais , mon amie , tu veux donc que je m'en revienne à pied.... Il eût été si commode...

M^{me} BERVILLIERS.

L'exercice vous fera du bien .. (*Bas à son mari*). Il faut que vous restiez , j'ai à vous parler de choses très-sérieuses.

M. BERVILLIERS.

Comme tu voudras, ma bonne.... Oui, tu as raison, l'exercice me donne un appétit !... (à *Mme de Vermond*), cette chère Alphonsine, comme elle s'intéresse à ma santé!...

SCÈNE IX.

M^{me} DE VERMOND, M^{me} BERVILLIERS, M. BERVILLIERS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *entrant à pas compassés, son chapeau galonné à la main.*

Madame a sonné?... Que désire Madame ?

M^{me} DE VERMOND.

Arrive ici, petit fât ! Te voilà bien heureux maintenant, avec cette livrée !

FRANÇOIS.

Ah ! Madame, il faudra que vous me permettiez de la porter, quand nous reviendrons à la campagne : ça fera enrager le maître d'école qui est si fier avec son habit vert et son grand col de chemise.... En me voyant, ça l'humiliera !...

M^{me} DE VERMOND.

Quel enfant !... Ecoute, tu vas aller chez Mme Bervilliers et dire à son cocher qu'il est inutile de venir chercher Madame avec la voiture.

FRANÇOIS.

Oui, Madame, de suite.

M^{me} DE VERMOND.

Avant de sortir, mets un peu en ordre le bureau de M. de Vermond ; tu avertiras aussi mon mari que M. Bervilliers est ici.

FRANÇOIS.

Oui, Madame.

M^{me} DE VERMOND.

Si vous le permettez, Alphonsine, pendant que vous êtes en compagnie de M. Bervilliers, je vais fouiller dans mes broderies, pour vous montrer le dessin dont je vous parlais, puisque vous êtes assez bonne pour rester avec moi une partie de l'après-midi.

M^{me} BERVILLIERS.

(*A part*). A merveille, elle me laisse avec mon mari.
(*Haut*). Allez, chère amie, je vais vous retrouver dans votre chambre.

(Mme de Vermond sort à gauche).

SCÈNE X.

M^{me} BERVILLIERS, M. BERVILLIERS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, en mettant en ordre le bureau, a trouvé sur la table les cartes de la séance littéraire que M. Bervilliers y a déposées.

Qu'est-ce que c'est que ça.... Ah! c'est peut-être la carte que Monsieur devait me donner pour aller au cirque. (*Il lit*). Séance littéraire. — Oui, c'est ça, sans aucun doute. — (*Il lit encore*). On commencera à trois heures. — Fichtre, je n'ai pas de temps à perdre, en revenant de chez Mme Bervilliers, j'irai y faire un tour.

(Il sort par la droite).

Pendant ce temps, Mme Bervilliers a accompagné Jeanne jusqu'à la porte de sa chambre, puis elle a été à droite regarder à la porte de la chambre de M. de Vermond. M. Bervilliers regarde faire sa femme d'un air étonné.

SCÈNE XI.

M^{me} BERVILLIERS , M. BERVILLIERS.

M^{me} BERVILLIERS, *s'approchant de son mari avec précipitation.*

Ecoute-moi , et surtout pas de réflexions.

M. BERVILLIERS.

Ah ! chère Alphonsine , tu sais bien que je ne veux plus te contrarier.... Est-ce qu'il s'agit d'un nouvel ouvrage de ta composition ?... Tout ce que tu voudras...

M^{me} BERVILLIERS.

Il n'est question de rien de tout cela.... Tu as annoncé ce matin à M. de Vermond qu'il avait réalisé quelques bénéfices avec ces fabriques de papiers ?

M. BERVILLIERS.

C'est vrai , ce cher de Vermond , j'en suis bien content pour lui....

M^{me} BERVILLIERS.

Et tu n'as pas revu M. de Vermond , depuis la lettre que tu lui as écrite?...

M. BERVILLIERS.

Non, chère amie, mais où veux-tu en venir?...

M^{me} BERVILLIERS.

Eh ! bien , tu vas le voir dans un moment , car depuis ce matin, il te cherche pour t'entretenir de cette affaire ; voici ce que tu lui diras : Tu lui annonceras que, loin d'avoir réalisé d'importants bénéfices, il est complètement ruiné.

M. BERVILLIERS , *stupéfait*

Qu'il est ruiné!... Mais je ne lui dirai jamais cela... Tu n'y penses pas, chère Alphonsine. Comment?... lui

ruiné?... Mais c'est impossible... car j'ai bien d'autres nouvelles heureuses....

M^{me} BERVILLIERS.

Et lesquelles ?...

M. BREVILLIERS.

Mais celles de la maison Duboquet, où il avait placé six cent mille francs que j'ai été assez heureux de retirer avant la déclaration de la faillite que l'on vient de m'annoncer.... Tu comprends, chère amie....

M^{me} BERVILLIERS.

Il le faut ! vous dis-je.... De grands intérêts se cachent là-dessous.

M. BERVILLIERS, s'emportant.

Il le faut ! il le faut !... Je me révolte à la fin , tu me fais tourner comme une girouette. Je n'annoncerai jamais une pareille fausseté à de Vermont.

M^{me} BERVILLIERS.

Vous ne m'avez donc pas compris : je vous ai dit que de cette nouvelle qui vous paraît mauvaise , il pouvait résulter de magnifiques avantages pour M. de Vermont. Etes-vous habitué à me voir donner de mauvais conseils , et quand avez-vous eu à vous plaindre de ce que je vous ai dit de faire ?...

M. BERVILLIERS, tout-à-fait radouci.

Oh ! jamais !... c'est bien vrai , ma chère Alphonse.... Mais tu comprends... au premier abord... ça paraît bien extraordinaire.

M^{me} BERVILLIERS.

Je prends tout sur moi.... Conformez-vous à mon désir , j'y compte !

M. BERVILLIERS.

Tu as une manière de dire les choses .. comme ça... qui persuade... sans qu'on y comprenne rien cepen-

dant... après tout... tu as tant d'esprit que ce n'est pas étonnant... et puis tu prends tout sur toi... c'est une garantie... j'essaierai.

M^{me} BERVILLIERS.

C'est bien... je serai là , ne l'oubliez pas. (*A part*). Voyons si mon projet réussira , dans tous les cas , n'avertissons pas Jeanne , pour que la leçon soit meilleure.

Elle entre dans la chambre de M^{me} de Vermont , en faisant un geste impératif à M. Bervilliers.

SCÈNE XII.

M. BERVILLIERS , seul.

Que diable est-ce que cela veut dire?... Me voilà dans une jolie situation !... J'annonce ce matin une bonne nouvelle , et il faut maintenant la démentir... mais pourquoi ?... Cela ne me regarde pas , puisque ma femme , ma chère Alphonsine , prend tout sur elle... Pourtant , si elle croit que c'est facile , cela... Sais-je , que les femmes sont capricieuses ! Mais de Vermont , comment va-t-il recevoir ma nouvelle contradictoire?... Diable , diable , il est capable... Ah ! mon Dieu , le voici , je ne me sens pas à mon aise....

SCÈNE XIII.

M. BERVILLIERS , M. DE VERMOND.

M. DE VERMOND.

François vient de m'annoncer votre arrivée , mon cher Bervilliers.

M. BERVILLIERS.

Dans toute cette scène, il est de plus en plus embarrassé, ne sachant comment annoncer la fatale nouvelle à de Vermond.

Ah! François!... vous avez là un bien bon domestique....

M. DE VERMOND, d'un air réjoui.

Cher ami, comme votre lettre de ce matin....

M. BERVILLIERS, l'interrompant vivement.

Est-ce que vous l'avez depuis longtemps ce domestique?...

M. DE VERMOND.

Il y a à peine un mois, c'est le protégé de ma femme...
Laissez-moi vous remercier....

M. BERVILLIERS.

Il a l'air très intelligent!...

M. DE VERMOND.

Qui donc?...

M. BERVILLIERS.

François... votre domestique.

M. DE VERMOND.

Ah! ça, qu'avez-vous donc après mon domestique?
Je vous parle de la bonne nouvelle.

M. BERVILLIERS.

Quelle nouvelle?... (*A part*). Hélas! je sais bien où il veut en venir, mais je ne sais par où commencer....

M. DE VERMOND.

Eh! parbleu, la nouvelle de mes fabriques!

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Nous y voilà.... (*Haut*). Ah! de vos fabriques.... Vous avez souvent, il faut l'avouer, des idées bien aventureuses.

M. DE VERMOND.

Mais vous voyez qu'elles me réussissent toujours.

M. BERVILLIERS.

Prenez garde... on se trompe quelquefois.

M. DE VERMOND.

Il est curieux de vous voir faire de pareilles observations , après votre lettre de ce matin.

M. BERVILLIERS.

Quelle lettre?...

M. DE VERMOND.

Ah ! ça , où avez-vous donc la tête , Bervilliers ?... Mais la lettre que vous m'avez écrite , parbleu !... Décidément , vos nombreuses affaires vous embrouillent les idées....

M. BERVILLIERS.

Oui... c'est vrai.... Depuis quelque temps , je suis accablé de besogne.... Vous comprenez , alors....

M. DE VERMOND.

Enfin , voyons , donnez-moi de plus amples détails sur les bénéfices que j'ai réalisés?...

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Ah ! ma foi... je ne saurai jamais m'en sortir.... Ma femme dira ce qu'elle voudra.. .

A ce moment , il lève les yeux et aperçoit M^{me} Bervilliers qui de la porte de la chambre de M^{me} de Vermond , lui fait un geste impérieux. Sa résolution s'évanouit devant cet ordre muet.

M. DE VERMOND.

Voyons , puis-je maintenant agrandir encore mes fabriques ?

M. BERVILLIERS.

Ce serait dangereux... parce que....

M. DE VERMOND.

Vous êtes toujours le même , aussi timide que l'araignée qui voit le moucheron pris dans sa toile , et qui n'ose aller le chercher , parce qu'elle craint l'oiseau qui pourrait la happer à son tour.

M. BERVILLIERS.

C'est que malheureusement... il y a bien des oiseaux dans l'air... et toujours très voraces.

M. DE VERMOND.

Soit, mais ceci est pour l'avenir, je ne crains rien.. Parlons du présent... à combien estimez-vous ?...

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Bah ! tant pis.... Puisque ma femme, ma chère Alphonsine, prend tout sur elle.... (*Haut*). Je vous dirai, mon cher de Vermond, que rien n'est sûr dans ce monde... et que bien souvent, c'est au moment le plus heureux qu'arrivent nos plus cruelles déceptions...

M. DE VERMOND, commençant à se troubler.

Que voulez-vous dire? ..

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Je suis content de moi... c'est bien commencé, (*Haut*). Je veux dire que souvent... nous croyons à de grands succès, et c'est alors précisément que le sort se plaît à nous déromper.... Ainsi que diriez-vous, si, par hasard, on vous annonçait que rien ne vous a réussi.... Cela peut arriver, n'est-ce pas?

M. DE VERMOND.

C'est suivant.... Mais quand c'est un homme supérieur qui a dressé ses plans, et qui.... Mais pourquoi me faites vous de pareilles réflexions?

M. BERVILLIERS.

Mais supposez un moment....

M. DE VERMOND, plus troublé.

Voyons, expliquez-vous.... Je ne suppose rien.... Vos réticences et vos hésitations commencent à me fatiguer.

A ce moment, M^{me} Bervilliers paraît encore à la porte et fait le même signe impérieux. Celui-ci vaincu par l'autorité imposante de sa femme se décide à lui obéir.

M. BERVILLIERS.

Eh ! bien , mon cher de Vermond , préparez-vous et attendez-vous à tout .

M. DE VERMOND.

Mais vos nouvelles de ce matin ? . . .

M. BERVILLIERS.

Pour mieux vous préparer . . . comprenez-vous , j'ai été obligé de vous dire . . .

M. DE VERMOND.

Pour mieux me préparer , dites-vous . . . Mais alors , ce que vous dites est donc vrai ?

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Oh ! . . . quelle bonne idée . . . (*Haut*). C'est-à-dire , mon cher ami , qu'il est bien vrai que vos fabriques , ainsi que je vous l'ai annoncé , sont en pleine prospérité , mais . . .

M. DE VERMOND.

Mais ? . . .

M. BERVILLIERS.

Mais d'un autre côté , je viens de recevoir la plus affreuse nouvelle . . .

M. DE VERMOND.

Expliquez-vous . . .

M. BERVILLIERS.

Tenez , lisez , (*il tend une lettre à de Vermond*) .

M. DE VERMOND , *lisant* .

— Cher Bervilliers , j'ai le regret de vous annoncer que la maison Duboquet vient de suspendre ses paiements : la faillite a été déclarée ce matin .

M. BERVILLIERS.

(*A part*). Quelle chance d'avoir retiré les fonds ! . . .

M. DE VERMOND.

Mais alors les six cent mille francs . . .

M. BERVILLIERS.

Voyons, cher ami, du courage, le temps peut tout réparer.

DE VERMOND.

Mais je suis ruiné.... Voyons, Bervilliers, mon ami... je deviens fou... dites moi que j'ai mal lu...

M. BERVILLIERS.

Voyons, cher ami....

M. DE VERMOND.

Oh!... quelle catastrophe!... Oh!... je n'y survivrai pas.... (*Il va tomber à droite sur un fauteuil, défait, anéanti*).

M. BERVILLIERS, ne sachant plus que devenir.

(*A part*). Ah! mon Dieu, qu'ais-je fait?... et que diable veut ma femme?... (*Il court éperdu vers la chambre de Mme de Vermond*). Au secours! au secours!...

Aux cris de M. Bervilliers les deux dames accourent.

SCÈNE XIV.

M. BERVILLIERS, M. DE VERMOND, M^{me} DE VERMOND, M^{me} BERVILLIERS.

M^{me} DE VERMOND.

Que se passe-t-il donc?... (*Apercevant M. de Vermond*). Ah! mon Dieu, Jules... que t'est-il donc arrivé?... (*Elle court vers son mari*).

Pendant ce temps, M^{me} Bervilliers et M. Bervilliers sont à gauche; M. Bervilliers fait à sa femme des signes [qui semblent dire qu'elle devrait tout révéler.

M^{me} BERVILLIERS.

(*A part*). J'aurais peut-être dû avertir Jeanne....

Mais il sera toujours temps... Voyons la fin.

M^{me} DE VERMOND.

Jules, Jules, tu ne m'entends pas, réponds-moi.

M. BERVILLIERS.

Mais enfin, ma chère Alphonsine, voudras-tu m'expliquer?...

M^{me} BERVILLIERS.

Silence, vous le verrez bientôt. (*A part*). Je connais le cœur de Jeanne, je veux que M. de Vermond l'apprécie à sa juste valeur.

M. DE VERMOND, accablé.

Tant de malheur!... au moment... ah!...

M^{me} DE VERMOND, accourant vers M. Bervilliers.

M. Bervilliers, répondez-moi, vous qui étiez avec lui, vous devez savoir comment?...

M. BERVILLIERS, plus troublé que jamais.

Moi... que je vous réponde... c'est bien facile... allez... J'étais là... ce cher de Vermond aussi... et puis... enfin... (*A part*). Oh! mon Dieu, je m'embrouille, quelle idée a donc eu cette chère Alphonsine. (*Il recommence ses gestes auprès de sa femme*).

M^{me} DE VERMOND, revenant à Jules.

Voyons, cher ami; explique-toi...

M. DE VERMOND.

Jeanne, tu avais raison ce matin... la fortune est inconstante... demande à Bervilliers... Moi, je ne puis... je n'ai plus qu'un parti à prendre... Laisse-moi sortir. (*Il essaie de se lever, sa femme le retient*).

M^{me} DE VERMOND.

Tu ne sortiras pas, Jules, voyons, je commence à deviner... quelques mauvaises spéculations, n'est-ce pas?... Il n'y a pas là de quoi...

M. DE VERMOND.

Tu ne m'as pas compris Jeanne... je suis ruiné !

M^{me} DE VERMOND.

Ruiné !... Est-ce vrai , M. Bervilliers ?...

M. BERVILLIERS, *regardant sa femme et semblant lui demander ce qu'il faut répondre.*

Je voudrais vous faire espérer...

M^{me} DE VERMOND.

C'est donc vrai?... cher Jules , et c'est pour cela que tu veux sortir , pour ajouter un nouveau malheur à celui qui tombe sur nous aujourd'hui.... Tu veux donc me laisser seule à pleurer ton absence, car c'est toi que j'aime, entends-tu.... Qu'est-ce que la fortune?... je n'y pense déjà plus, puisque tu es encore là pour vivre à côté de moi ; du courage, je ne t'abandonnerai pas, je serai toujours là pour te donner du cœur... notre vie nouvelle sera moins agréable peut-être , sans la richesse que nous venons de perdre, mais je saurai te la rendre douce et facile à supporter, je serai non-seulement une épouse tendre et dévouée, mais une sœur qui voudra partager toutes les infortunes de son frère : je suis forte , va, et je ne crains pas l'adversité, parce que mon amour pour toi est immense, tu n'as pas à redouter l'avenir , parce que mon dévouement sera à la hauteur de mon amour !

M. DE VERMOND.

Que tu es bonne, Jeanne.

M^{me} BERVILLIERS, *s'avançant.*

Eh ! je vous le disais bien , c'est un ange, mais vous autres hommes, vous voulez toujours être les plus grands et les plus forts !

M. DE VERMOND.

Oh ! ne raillez pas , Madame , je souffre trop !

M^{me} BERVILLIERS.

Allons, embrassez Jeanne, que tout soit oublié et pardonnez-moi....

M. DE VERMOND.

Que voulez-vous dire?...

M^{me} DE VERMOND.

Expliquez-vous, chère amie.

M^{me} BERVILLIERS.

Oui, pardonnez-moi, tout ceci n'est qu'une petite comédie que j'ai préparée et dont je vous ai fait les acteurs.

M. DE VERMOND.

Grand Dieu! se pourrait-il, mais alors... cette ruine?... cette faillite?...

M. BERVILLIERS, rayonnant de joie.

J'avais retiré les fonds!

M^{me} BERVILLIERS.

Tout a été inventé par moi, pour vous faire ouvrir enfin les yeux, mon cher de Vermond.

M. DE VERMOND, rayonnant.

Comment!... Oh! tant de joie, après tant d'émotions pénibles.

M^{me} BERVILLIERS.

Allons, relevez-vous, homme faible, et n'oubliez pas cette petite leçon: J'ai voulu vous prouver que l'homme orgueilleux était comme le chêne de la fable, l'orage le renverse toujours parce qu'il veut résister; tandis que la femme est comme le roseau que la tempête fait courber, mais qu'elle ne brise jamais.

M. BERVILLIERS.

Comme elle parle bien... ma femme, ma chère Alphonsine!

M^{me} BERVILLIERS.

Vous ne m'en voudrez pas , mon cher de Vermont , ni vous , ma bonne Jeanne , car c'est pour votre bonheur à tous deux que je me suis décidée à troubler un moment l'intérieur de votre ménage.

M. DE VERMOND.

Merci , Madame , vous m'avez converti... (*Il embrasse sa femme*). Chère Jeanne , tu es un ange.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS , FRANÇOIS.

FRANÇOIS , *entrant par la porte du fond, baillant et étirant les bras.*

Ah!...

M. DE VERMOND.

Qu'est-ce que c'est , François?...

FRANÇOIS , *baillant toujours.*

Ah!... ah!... Oh ! Monsieur , oh ! Madame , je suis guéri des spectacles pour la vie !

M^{me} DE VERMOND.

Que veux-tu dire ?

FRANÇOIS.

Tout-à-l'heure , en arrangeant le bureau de M. de Vermont... j'avais trouvé des cartes de spectacle ; j'ai pensé que je pouvais en prendre une , puisque ce matin , Monsieur m'avait permis d'aller au Cirque , je l'ai prise , et en revenant de chez Mme Bervilliers , je me suis arrêté....

M^{me} DE VERMOND , *riant.*

Ah ! mon Dieu , ce sont les cartes de cette séance littéraire.

Mme BERVILLIERS, *riant aussi.*

Comment, c'est François qui a été assister à notre séance.... Ah! ah! ah!....

M. de Vermond et **M. Bervilliers** éclatent aussi de rire.

FRANÇOIS.

Oh! je n'y reviendrai jamais, Madame.

Mme BERVILLIERS.

Ah! ah!... C'est très drôle!... Voyons, François, raconte-nous ce que tu as vu....

FRANÇOIS.

J'ai d'abord cru qu'on allait beaucoup s'amuser, parce que lorsque je suis entré tout le monde a ri....

Mme BERVILLIERS.

Je crois bien....

FRANÇOIS.

Eh! bien, pas du tout; il y avait là un grand Monsieur très-laid, en cravate blanche, qui a sonné... puis il s'est mis à parler d'une grande propriété... qu'il possède, je ne sais où... il l'appelait, je crois... propriété littéraire....

Tous éclatent de rire.

Je commençais à m'endormir... Mais cependant je me rappelle qu'il a dit quelque chose qui m'a paru bien extraordinaire.

Mme BERVILLIERS.

Est-il amusant?... Voyons ce qui t'a paru si extraordinaire.

FRANÇOIS.

Les imbéciles!... Figurez-vous qu'ils ont prétendu que lorsqu'on possédait cette propriété, ce n'était que pour cinquante ans... Je vous demande un peu, si lorsque quelque chose est à vous, ce n'est pas pour toujours.

Mme BERVILLIERS.

Ah ! c'est charmant , je voudrais en vérité que Messieurs les auteurs eussent entendu la réponse de François , il a tranché par sa naïveté toute les difficultés de la question.

M. DE VERMOND.

Allons , François , tu as été assez puni , par l'ennui que tu as éprouvé , mais dorénavant il ne faut plus rien prendre sur mon bureau.

FRANÇOIS.

Oh ! je vous le promets bien , Monsieur.

Mme DE VERMOND.

Ma bonne amie , vous dinerez avec nous , n'est-ce pas , ainsi que M. Bervilliers.

Mme BERVILLIERS.

Avec plaisir.

M. BERVILLIERS , *s'approchant de M. de Vermond.*

Vous ne m'en voulez pas , cher ami , d'avoir tout-à-l'heure . . . C'est que cette chère Alphonsine.

M. DE VERMOND.

Non , mon ami. (*A Mme Bervilliers*). Chère dame , la leçon sera bonne et je n'oublierai jamais le charmant apologue : *le Chêne et le Roseau* !